

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Serions-nous revenus à l'âge d'or des anciens? — On pourrait le croire, si l'on se reporte au symbole antique représentant une jeune et belle femme aux habits d'or, tenant en main un cornet d'abondance!

Les femmes d'aujourd'hui sont toutes jolies, nous l'avons prouvé dernièrement; quant à leur habillement, il est splendide: costumes et chapeaux couverts d'or, colliers et bracelets d'or, ceinture dorée, et des galons d'or sur toutes les coutures... Enfin, les anneaux d'or qui pendent à leurs oreilles et les chaînes dorées, dont les femmes s'enlacent si gracieusement, viennent encore augmenter l'éclat de leur personne.

Pour le cornet d'abondance du symbole antique, il est représenté aujourd'hui, — en France, du moins, — par l'activité prodigieuse du commerce, l'abondance des produits de la terre et du travail; sans parler de la richesse des fortunes particulières, dont on peut à peine apprécier l'étendue et qui procurent des étonnements sans fin, lorsque des fléaux terribles viennent s'abattre sur le pays et soulever des souscriptions nationales. L'univers entier en a été témoin il n'y a pas si longtemps, et aujourd'hui encore... Mais prenons-y bien garde: l'âge d'or touche à l'âge d'argent, qui conduit à l'âge d'airain, et celui-ci, par une pente assez rapide, mène tout droit à l'âge de fer. Que notre sagesse nous en préserve!

Le meilleur moyen pour l'éviter, c'est de ne pas trop se laisser éblouir par tout ce qui brille en ce moment. Il est vrai que jamais la tentation n'a été plus forte. Les magasins de nos grandes industries parisiennes sont de plus en plus séduisants et leurs vitrines, artistement garnies d'une variété infinie de jolies choses, sont autant de pièges tendus au passant. Ici vous admirez une enfilade de magnifiques soies brochées: dessins courants et légers ou dessins chargés, aux nuances tendres ou sombres, d'un aspect jeune ou d'un genre sévère; vous trouvez tout cela. Un peu plus loin, ce sont d'admirables velours

frappés, généralement de deux tons: vert dauphin et vert du Nil, violet et rose pâle, brun et paille, etc. — Velours frappés, velours de Gènes, satins Lamballe et brochés Louis XVI, voilà ce qui constitue la haute nouveauté élégante en fait de riches tissus.

On trouve naturellement tous les unis assortis, de teintes uniformes, ou de couleurs différentes, mais toujours harmonieuses.

Nous avons vu quelques jolies robes du soir composées dans cet ordre d'idées: — Jupons à très-longue traîne, en velours frappé vert dauphin sur fond soie de couleur vert du Nil; le côté est relevé assez haut sur un faux jupon en velours uni, assorti au velours précédent; une draperie en faille bleu pâle, avec une dentelle d'application, orne ce relevé d'une façon indescriptible. Le corsage, décolleté en carré devant, est en velours uni; les garnitures, composées de faille bleue et de dentelles blanches, rappellent celle du jupon.

Voici également une toilette de diner qui, tout aussi élégante, est beaucoup plus jeune: c'est une simple polonaise — mais quelle polonaise! — en soie brochée bleu pâle sur un fond gris. Les manches, en faille bleu uni, sont boutonnées sur le corsage, tout autour de l'entourure; le bas se termine par un coquillé de soie brochée et de valenciennes, que soutient un bracelet de faille bleue orné de trois galons d'argent étroits. Plissés de crêpelisse et de valenciennes

à l'intérieur. Le devant de la polonaise, très-long et de forme princesse, est ouvert sur les côtés; ses bords, garnis de faille bleue et de galons d'argent, se boutonnent à de petits boutons bleus, très-rapprochés les uns des autres. Une bande de faille, avec les trois galons de rigueur, entoure le bas du vêtement qui, fendu au milieu derrière, est relevé et drapé de la façon la plus gracieuse du monde. Une aumônière en faille, toute galonnée comme le reste, est appliquée au côté de la polonaise.

L'usage du corsage montant pour le soir tend à se répandre



P. N° 284. — BONNET-MANTILLE POUR DAME AGÉE.

de plus en plus ; mais il faut ajouter que la manche est très-souvent transparente, en tulle blanc ou noir coulissé, avec entredeux et dentelles. Les femmes de goût devraient s'abstenir de cette mode, car c'est, à notre avis, un véritable contre-sens que d'avoir les bras nus avec les épaules couvertes.

On refait depuis peu des corsages russes, c'est-à-dire à gros plis, que l'on porte avec des ceintures rondes. Les boucles, larges et basses, sont en métal à jour, comme les plaques de châtelaines, que l'on tâche, du reste, d'assortir.

En fait de couleurs, le blanc et la nuance crème resteront les favorites de la saison ; en les employant comme fond de toilette, on se servira volontiers, pour les garnir, de bandes de velours foncés. Appliquées aux galons, au contraire, ces mêmes couleurs orneront les costumes de teintes sombres : gros bleu, noir, marron. Le bleu marine et le violet prune de Monsieur sont très-demandés pour enfants et jeunes filles, avec des galons ou des lisérés blancs.

Les rubans à l'ordre du jour sont en ce moment : *l'Archiduc*, d'une beauté de tissu sans pareille, deux tons avec un dessin miroitant d'un effet étonnant ; le *cuir de Russie*, ainsi nommé à cause de sa beauté et de sa force extraordinaires ; le *lamé or*, argent, acier, d'un aspect somptueux ; le *Salvator*, sorte de fillet double à réseaux très-serrés ; enfin, le *broché*, qui avait déjà fait son entrée dans le monde l'hiver dernier, sous le nom de *damassé*. Ce sont là de nouveaux auxiliaires de l'élégance, dont on saura tirer parti pour les toilettes de soirée, avec les magnifiques passementeries brodées de losanges d'or ou d'argent fort en vogue également.

Mary d'AUBERVILLE.

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons coupés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs) ; 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et FILS.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 284.

BONNET MANTILLE POUR DAME AGÉE. — Cette coiffure est très-confortable et d'un grand caractère. Elle est composée d'une mantille en tulle noir moucheté, entourée de dentelle et qui, fixée à la passe, forme le fond en se répandant sur les épaules. La passe est ornée, sur le sommet, d'un chou plat en dentelle, et sur les côtés, de barbes de tulle et de dentelle se nouant sous le menton. Un ruban bleu marine traverse le chou, formant un nœud sur le côté et des brides derrière. — Robe de chambre élégante en cachemire gris perle, de forme princesse, avec pli Watteau assujéti au dos. Le col marin, les revers qui garnissent le milieu des devants, le bas de ceux-ci et les côtés détachés, sont ornés de broderies, avec bords crénelés et plissés de faille dépassant.

G. N° 561.

1. TOILETTE DE RÉCEPTION. — Costume en faille bleu marine et drap assorti. — Jupou à traîne, en faille, entouré de petits volants. — Tunique princesse en drap : dos à basque, et jupe plissée à plis serrés derrière, où

elle est montée sous cette basque. Col montant, évasé dans le haut. Une garniture de lacets blancs croisés les uns sur les autres orne le haut du corsage derrière et devant, où elle se prolonge sur le milieu de la tunique jusqu'en bas. Les manches sont recouvertes de lacets semblables et le bas se termine par un cornet. Les côtés de la tunique sont drapés et réunis derrière avec un nœud de velours à large pan coupé en biais. Une chaîne d'argent, qui part du milieu de la ceinture derrière, passe sur ce nœud et remonte ensuite devant pour se fixer à un crochet.

2. TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille marron et drap havane pâle. — Jupou à courte traîne, en faille, entouré de volants. — Polonoise en drap, de forme princesse devant, à jupon plissé à plis plats derrière, où le corsage est à basques détachées. Les côtés de la polonoise sont ouverts et lacés par des cordelières de soie marron, terminées par des glands. Les côtés de la basque sont lacés derrière de la même façon. Col montant en drap et col rabattu en faille marron, au bas des manches, avec coin corné et glands de soie. Des nœuds de ruban marron et havane s'étagent derrière sur le milieu de la jupe tunique. — Chapeau de velours marron, à passe diadème, garni dessous d'un bandeau de coques en ruban havane ; plumes de même nuance sur le sommet de la calotte et nœuds de ruban havane.

M. N° 2.

1. TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Costume en cachemire gris, avec garniture en faille assortie. — Jupou à traîne, entouré tout autour d'un volant plissé, que surmontent derrière deux autres volants semblables. — Longue tunique-tablier, froncée au milieu devant sous un volant, et terminée dans le bas par un plissé. Trois rangs de petits plissés ornent un côté du tablier ; l'autre côté est garni d'une poche à la bonne femme coulissée dans le haut et terminée par un nœud de ruban à pans flottants. Par derrière, la tunique est coulissée et fermée sous un large nœud de ruban assorti. — Cuirasse garnie d'un liséré de faille qui entoure le bas de la basque derrière et dessine devant un gilet en passant autour du cou derrière. Parements entourés de petits plissés dans le bas des manches. — Lingerie plate en toile fine, et cravate de fantaisie.

2. TOILETTE DE VISITE. — Costume en velours noir et drap du Thibet. — Jupou à traîne unie, en velours noir. — Polonoise en drap du Thibet bleu marine, de forme princesse ; une ceinture de même étoffe, ornée de galon, serre la taille avec une boucle devant. Les bords inférieurs du vêtement sont ornés d'une frange de fourrure et de sept rangs de galons. Les devants sont fermés en biais, et celui des bords qui recouvre l'autre est orné de galons et de fourrure ; cette garniture suit le dessus de l'épaule pour venir se terminer à la ceinture derrière. Des chaînes en bois noir durci relient à la ceinture une large aumônière couverte de galons, encadrée de fourrure et garnie de glands ; une autre chaîne relève le milieu du jupon de la polonoise. Parements galonnés au bas des manches. — Lingerie en toile et broderie anglaise. — Chapeau *Muscadin*, en feutre noir et velours noir, entrant bien sur la tête ; passe relevée d'un côté par un nœud de velours. Torsade de velours autour de la calotte et plume amazone grise.

Description de la gravure colorée n° 1272.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLE. — **1.** Costume d'intérieur, pour jeune femme, en cachemire gris perle et faille bleu azulé. — Jupou de cachemire, entouré de biais en faille superposés selon le degré de largeur. — Corsage de dessous, en faille plissée à plis plats. Manches de cachemire ornées dans le haut et le bas, de jockeys et de parements en faille, entourés de dentelle « duchesse ». — Tunique princesse en cachemire gris, garnie, sur tous les bords, de biais de faille bleue et de dentelle pareille à la précédente ; dans le haut, simple corselet à larges dents se détachant gracieusement sur le corsage de faille bleue. Tablier court, relevé très-haut d'un côté, sous un nœud de ruban bleu. A cet endroit vient précisément retomber une pointe de faille bleue ornée de dentelle, qui est drapée et placée en dessous ; puis la tunique, repliée sur elle-même à plusieurs reprises, montre un envers de faille bleu du meilleur effet.

2. Toilette de visite. — Costume en drap du Thibet violet foncé, presque noir, et faille violette. — Jupou à traîne, entouré derrière d'un grand volant garni de plissés, avec tête plissée ; le devant est orné de plusieurs plissés et d'une écharpe de soie, terminée par des plissés, qui se noue négligemment derrière. — Cuirasse unie en faille violette, avec manches en drap. — Col et manchettes Louis XIII, en guipure, et nœuds de ruban violet. — Chapeau de velours noir, à calotte plate, garni dessus de plumes et de coques de ruban violet, avec roses dans le bas. Bandeau assorti dessous.

CHRONIQUE MONDAINE

La Saint-Martin s'annonce à l'horizon et nous avons la préface de son été : un ciel qui reste bleu quand déjà les arbres ne sont plus verts et une bise légère, avant-coureur du vent glacial de l'hiver qui soufflera dans quelques semaines. Les vêtements peuvent encore être de couleur claire, mais ils doivent commencer à devenir chauds. Nous entrons dans la ouate en attendant que ce soit dans la fourrure.

Les toilettes, aux courses d'automne, se ressentent un peu de l'époque de transition où nous nous trouvons. Elles offrent le même mélange que l'atmosphère : soleil et froidure. A côté des sicilienne aux couleurs riantes, des cachemires aux nuances de l'arc-en-ciel, apparaissent les lainages grisâtres, les serges sévères. En face d'une élégante toilette mi-partie faille et reps d'Irlande, avec garniture de dentelles, de chenille ou d'effilés de plumes, s'étale tout un vêtement de flanelle à carreaux. C'est la saison des contrastes dans la mode.

La Marche a retrouvé, pour un jour, l'autre semaine, son mouvement d'antan, mais où sont ses splendeurs d'autrefois ? On pouvait croire que La Marche avait pour but de conserver et d'améliorer la race des postillons et les harnais à grelots qui, sans ses courses, menaçaient de disparaître peu à peu devant les chemins de fer. Il était de mode, en effet, de se rendre à La Marche à grand orchestre, c'est-à-dire avec quatre chevaux de poste et deux postillons. Plus il y avait de grelots et de clic-clacs, mieux cela valait. Sur la pelouse, on faisait sauter les bouchons, on éventrait les jambons, on assiégeait des pâtés. On pouvait n'avoir pas faim, mais il fallait avoir l'air de dévorer.

La guerre est venue, et La Marche n'existe plus comme institution conservatrice des attelages à grelots. Ce n'est plus qu'un hippodrome un peu plus difficile d'accès que les autres. Les postillons s'en vont, comme les dieux, les demi-dieux et les carlins.

Ce qui demeure vivace, au milieu de tous les écroulements du temps, c'est la comédie de société, remplacée à présent par l'opérette de société. De tous les côtés nous arrive l'écho de représentations organisées dans les châteaux de France. Partout les frais du programme étaient faits par des amateurs : pièce et interprétation. La quantité de compositeurs que possèdent les salons de France est prodigieuse : il n'est si mince castel qui ne soit pourvu de son compositeur attitré. Tous ne sont pas d'une valeur qui s'impose : le plomb vil ne manque pas, mêlé à l'or pur. Mais quelques-uns sont doués d'un véritable talent.

A Paris, ce sont les contrats de mariage qui donnent lieu à l'hospitalité mondaine de s'exercer. C'est ainsi qu'il y a eu un fort brillant *recivimento* chez la comtesse de Chabrilan, à l'occasion du mariage de sa fille avec le comte de Jouffroy, petit-fils de la comtesse de Béhague. En dépit de la saison qui retient loin de Paris la plupart des notabilités du beau monde, ce sympathique mariage avait amené à Sainte-Clotilde une nombreuse assemblée. La mariée portait avec une rare distinction une toilette de satin blanc, exquise de simplicité.

Chez le comte Mazewski, il y a eu soirée musicale à l'occasion du prochain mariage du prince Radziwill avec Mlle Blanc, fille du directeur des jeux de Monaco. Mlle Louise Blanc apporte quatre millions de dot à son fiancé, lieutenant dans l'armée russe et âgé seulement de vingt-sept ans. Les jeunes époux résideront cet hiver à Monte-Carlo, dans l'ancienne villa Dusautoy, achetée par Mme Lacroix et dont elle leur abandonne la nue-propriété.

A une époque où tout le monde est plus ou moins collectionneur de quelque chose, il ne faut pas dédaigner le domaine de la curiosité. On y trouve plus d'un fait intéressant.

Ainsi, la semaine dernière, on vendait après décès un médaillon

assez beau. Un flâneur, entré par hasard à la vente, s'étonna de voir avec quel acharnement cinq ou six amateurs se disputaient une pièce de cinq francs en argent marquée à l'effigie de Louis-Napoléon, président de la République française. Entendant les enchères dépasser cent francs, c'est-à-dire autant de francs que la pièce valait de sous, il demanda qu'on lui fit passer la pièce sur le tapis. Il l'examina dans tous les sens et ne put deviner ce qui lui donnait une valeur relativement considérable. La pièce fut adjugée pour cent dix-huit francs.

Le coup de marteau frappé, notre homme s'approcha d'un des amateurs en question et lui demanda le motif de cet acharnement et de cette étrange plus-value.

— Quoi, vous ne savez pas, — dit le numismate étonné et presque indigné, — mais c'est un écu à la mèche !

— A la mèche ?

— Je ne l'ai abandonné qu'à cent dix francs, et à présent je regrette presque de ne pas avoir ajouté une enchère.

— Pour cette pièce... à la mèche ?

— Eh ! sans doute !... Ignorez-vous qu'il n'y en a que vingt-trois ?

— Comment cela ?

— Je vois que vous êtes un profane et je vais vous initier à la chose. Vous vous rappelez qu'un des premiers décrets qui suivirent le 2 Décembre fut relatif à la nouvelle monnaie qui devait porter l'effigie du prince-président. On apporta une épreuve des pièces à l'Élysée pour la soumettre au prince. Celui-ci, très-occupé de mille affaires, laissa la pièce sur une table, pendant plusieurs jours, sans la regarder. Pourtant l'épreuve finit par lui tomber sous la main et, l'examinant avec soin, il trouva disgracieuse une mèche en croc qui se profilait sur la tempe. Il ordonna qu'on fit une retouche à la gravure ; mais quand l'ordre arriva à l'hôtel des monnaies, comme on avait interprété le silence dans le sens approbatif, le tirage était en train de se faire. Il fut brusquement interrompu, et le coin passa à l'atelier de gravure pour être modifié. La pièce qui vient d'être mise en vente et adjugée est une des vingt-trois déjà exécutées, et tous les numismates se les disputent, comme le font les amateurs de faïence, lorsque le hasard apporte aux enchères une des trente-huit pièces du fameux service de Henri II... Dans dix ans, la pièce d'aujourd'hui vaudra cent écus et peut-être plus, car il faudra la mort ou la ruine d'un des vingt-trois collectionneurs, — si tant est même que les vingt-trois pièces soient entrées dans des collections, — pour en remettre une en circulation.

Telle est l'histoire de l'écu à la mèche : le jour où il vous en tomberait un sous la main, ne le laissez point passer.

BACHAUMONT.

ECHOS DE LA MODE

La princesse Isabelle du Brésil, mariée au comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours, vient de mettre au monde un fils ; la princesse est mariée depuis 1864, mais aucun de ses enfants n'était né viable jusqu'ici. Tout le trousseau de l'impérial nouveau-né a été fait à Paris.

Cette layette se compose d'une douzaine de chemises en batiste, garnies de feston ; de trois autres douzaines de chemises disposées pour le premier, le deuxième et le troisième âge, garnies de broderies et de valenciennes, et d'une douzaine de chemises anglaises, d'après un nouveau modèle, pour le premier moment où l'enfant essayera ses premiers pas.

Nous passons sur les brassières, les petits bonnets, les draps et les taies d'oreiller brodés, pour arriver, à l'une des robes de sortie. Cette robe nous semble une merveille du genre. Elle est en mousseline, décorée d'un double tablier, composé d'entre-

deux de valenciennes alternant avec des bandes de petits plis. Le transparent de la robe est en taffetas blanc.

Le petit bonnet est en broderie et valenciennes, avec couronne de ruban blanc et de valenciennes, en guise de rucho.

On voudrait être père de famille, rien que pour revêtir sa progéniture d'une robe pareille.

* * *

Voici deux costumes remarquables et décrits par la *Vie parisienne* :

Costume de jour. — Jupon demi-trainant en velours gris, à volant plissé de faille grise en bas, et derrière des volants alternés velours et faille. Polonoise très-longue en beige gris d'argent, nattée dans l'étoffe, relevée en bourgeoise de Paris, d'un seul côté à plis drapés, formant en haut un pli bouffant par un galon large comme la main, en soie grise et argent, que retient une boucle ciselée en vieil argent. Au bord de la polonoise, large galon avec longue frange soie et argent. Devant, un plastron boutonné des deux côtés par des boutons Renaissance en vieil argent, avec frange au bord du plastron. Veston-pardessus en beige grise, à galon d'argent et bord de loutre.

Robe de diner, en faille bleu de Norwège : le bas garni d'un plissé ; le tablier en faille bleue, drapé et paré dans le bas, au milieu, d'un très-gros nœud de faille genre Louis XIV. Traîne feuille morte en velours frappé. Corsage ouvert carré, en velours frappé feuille morte, boutonné de larges boutons en diamants noirs de Hollande. Les manches bleu de ciel.

L. S.

LE PARISIEN ET LA NATURE

La Nature eut un jour une idée dont il lui était difficile de prévoir toutes les suites.

Habitée aux hommages universels, aimée des sauvages et des paysans, des poètes et des artistes, des moines et des savants, elle aperçut un jour le Parisien qui se souciait d'elle comme d'une vieille pomme. Cet être étrange la surprit beaucoup, et elle voulut le séduire. Elle voyait tout le monde fort docile, en somme, à son empire et à ses règlements, se levant avec le soleil, se couchant au chant du coq, suivant les saisons, se reposant l'hiver, ne faisant l'été que le nécessaire; celui-là, au contraire, agissait tout différemment, et, comme l'ont dit maintes fois les satiriques, faisait du jour la nuit et de la nuit le jour, dansait tout le long de l'année, se cravatait et se corsetait été comme hiver, et dormait avec son lorgnon.

« J'ai cependant mieux que cela à lui offrir, se dit-elle; j'ai des montagnes et des cascades, des forêts et des rochers, des plages et des falaises, le ciel et la mer, la majesté du silence et de la solitude, la fraîcheur des retraites, la grandeur des horizons, la pureté de l'air, le calme de l'existence. Au moins, ce drôle de personnage s'en étonnera-t-il, et nous verrons bien... Les poètes et les artistes se chargeront de lui corner mes mérites aux oreilles. »

Ceux-ci s'en chargèrent en effet; mais le Parisien se borna à cligner de l'œil et à se gratter l'oreille. « Ils veulent m'enfoncer, pensa-t-il; c'est une scie qu'ils me montent. Voyons un peu ce que dit le docteur. »

Le médecin consulté déclara que la Nature n'était pas mauvaise pour les nerfs, et que la cravate et le lorgnon eux-mêmes ne s'en trouveraient pas mal.

Le Parisien n'a qu'une vraie croyance, une vraie confiance, une respectueuse superstition : il croit au docteur. Il finit donc par se décider, non sans tâtonner et sans s'étonner, à aller faire

connaissance avec la Nature qui se dit : « Je le tiens, je vais le transformer et le mettre sous le joug avec les autres. »

La victoire semblait certaine. Après avoir pris quelques renseignements, il s'était muni de chapeaux de paille, de vestes de toile et même de sabots, qu'aussitôt arrivé sur le lieu du combat il donna à son domestique, comme étant des « impédimenta » fort gênants. Personne n'est plus mal à l'aise que le Parisien quand il est à son aise.

Cependant, il mit son lorgnon, contempla tout l'alentour et dit : « Tiens, c'est assez drôle tout ça ! La mer fait presque aussi bien qu'une glace dans un appartement, les montagnes représentent un premier étage, les forêts sont comme des corridors. Mais qu'est-ce qu'on peut bien faire ici ? »

On lui présenta du lait, du cidre, de la piquette. Il y trempa le bout de sa canne pour s'assurer que ce n'était pas méchant, et quand il se décida à y goûter, il eut la colique.

— Il n'y a donc pas de champagne ici ? s'écria-t-il.

Aussitôt, comme pour obéir à son évocation, des hôtels et des restaurants se dressèrent sur ses pas. Des rues le suivirent partout où il allait.

Dès qu'il se vit avec d'autres Parisiens, il eut honte de renier les usages de ses ancêtres. Les sauvages eux-mêmes ont de grands scrupules à cet égard. « Comment ! murmura-t-il, je ne ferais plus de trois à six toilettes par jour, je n'irais plus au spectacle, je ne lirais plus de journaux, je ne danserais plus le soir, je ne ferais plus de visites, je ne ferais plus la cour aux femmes ! Que diront les os de mes pères ? »

La Nature opère grandement, mais avec une lenteur bien connue ; n'ayant pas d'argent, elle emploie le temps. Le Parisien, au contraire, est prestre et ne manque pas de capitaux.

Il remit son lorgnon dans l'œil et commença à dire :

— Abattez-moi ce bois, rasez-moi ce coteau, mettez ici une salle de danse, là une salle de spectacle, plus loin un champ de courses, là-bas des maisons de campagne et un boulevard avec des bees de gaz, et puis beaucoup de boutiques par ici : ça rafraîchit la vue !...

— Et, ajouta sa femme, ce qui m'enchantait dans la Nature, c'est qu'on s'y lève plus matin qu'à Paris.

— Eh bien ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Cela nous permet de faire par jour deux toilettes de plus qu'à Paris.

— A la bonne heure, répliqua le Parisien, nous comprenons la Nature !

La Nature stupéfaite essaya de lutter avec ses armes ordinaires, la pluie, l'orage, le vent.

Quand il tonnait, on dansait; quand il pleuvait, on faisait atteler les calèches et on faisait des visites; quand le vent sifflait, on chantait. La lutte n'était pas égale. A cette fantaisie d'attirer le Parisien, la Nature perdit d'incalculables quantités de terrain, des plages et des montagnes entières, sans compter de nombreuses populations qui croyaient jadis aux nymphes des bois et des eaux, et qui maintenant n'ont plus que le culte du Veau d'or et de la Grande Vache à lait, le Parisien !

M. Y.

CROQUIS D'OCTOBRE

Il est certains retours fidèles :
Nous savons que nous reverrons
Aux jours d'être les hirondelles,
Aux froids les marchands de marrons.

Déjà, par les brouillards d'octobre,
On aperçoit, noir dans son trou,
Le Cévenol, rustique et sobre,
Qui gagne très-peu, sou par sou.

Une vapeur tiède colore
Les échoppes sans écriteau,
Où la châtaigne cuit et dore
Son flanc meurtri par le couteau.

Les femmes mettent leur toilette
D'hiver, qui vaut celle d'été;
On découvre sous la voilette
Des atteintes à leur beauté.

C'est le froid : les moineaux s'arrangent
Des vieux nids trouvés sous les toits,
Et les petites filles mangent
Les marrons qui brûlent les doigts.

Albert MÉRAT.

LA REINE DE LA CHASSE

L'Amérique du Nord est le pays des excentricités. Tout le monde cherche à s'y faire une notoriété en toutes choses ; les hommes comme les femmes. Les femmes jouent un très-grand rôle dans cette civilisation, où elles empiètent souvent sur les attributs de l'homme. Elles s'occupent de plaire d'abord, mais ce n'est pas assez, elles s'occupent aussi de belles-lettres, de sciences, d'art, de théologie, de politique, de sport, et beaucoup restent jolies et passablement gracieuses en dépit de quelques-unes de ces occupations qui les virilisent. C'est là certes un phénomène.

Aucun genre de sport n'est étranger aux belles Américaines, et de même qu'il n'est pas rare de rencontrer aux États-Unis des femmes chassant au fusil et en plaine, il n'est pas rare d'en trouver qui chassent merveilleusement à courre, à l'instar des femmes anglaises, franchissant sans hésiter haies, fossés et murs à la poursuite non d'un cerf *habitateur*, pour ainsi dire adomestiqué des bois voisins, mais d'animaux qui sont à l'état tout-à-fait sauvage.

Un très-riche *land-lord* près d'Albany, sportsman distingué, célébrait l'année dernière une Saint-Hubert des plus intéressantes par sa mise en scène. Son idée fut d'organiser un *drag* au but mobile, comme l'est le cerf détourné, attaqué et chassé. Voici comment : à l'aide de panneaux habilement tendus, il captura dans les bois voisins de sa propriété un cerf vigoureux, qu'il retint en captivité juste le temps d'illustrer le bois de l'animal de trois magnifiques diamants et d'un saphir d'une merveilleuse translucidation.

Ces bijoux furent solidement assujettis aux perches de l'animal, puis à un certain jour qui coïncidait avec la fête du patron des veneurs, le 3 novembre, il convia tous ses voisins et ses amis à un *drag* dont le cerf devait être le but ambulateur. Beaucoup de veneurs s'empressèrent d'accourir à l'invitation de notre *land-lord*, et tous, montés sur d'excellents chevaux, se mirent en devoir de chasser l'animal, qu'il fallait non porter bas comme cela se fait aujourd'hui, à l'aide de la carabine, mais selon les usages de la vieille vénerie, en lui coupant le jarret, c'est-à-dire en accomplissant une action assez dangereuse comme on le sait.

Dans cette journée, ce fut une *sporting lady* qui fut première à joindre l'animal et qui, sans descendre de son cheval et avec la dextérité d'un cavalier de carrousel militaire, enfonça bravement son couteau de chasse dans les flancs de l'animal et l'abattit du coup.

La dame, proclamée reine de la chasse, fut portée en triomphe.

On leva le pied du cerf, et l'andouiller, sur lequel brillaient les gemmes, ayant été scié, le tout fut présenté à qui de droit, et ce furent d'unanimes vivats.

Ces diamants se combinent aujourd'hui dans une élégante pa-

rure qui est l'ornement d'apparat et de prédilection de notre *sporting lady*.

On nous assure que l'un de nos plus somptueux châtelains, une brillante notoriété de notre monde aristocratique, dont les fêtes cynégétiques sont justement réputées, se propose, au prochain anniversaire de la Saint-Hubert, auquel nous touchons, d'offrir à ses amis et à une sélection de dames, le bénéfice et le pittoresque spectacle de ce *drag* nouveau.

Eugène CHAPUS.

THÉÂTRES

OPÉRA. — En attendant l'œuvre remarquable que M. Halanzier ne nous donne pas, nous voyons se succéder les débuts, et le personnel lyrique se fortifier par d'heureuses adjonctions.

La semaine dernière, c'était le tour de M. Couturier, un des plus brillants lauréats du dernier concours du Conservatoire, qu'on a accueilli avec faveur dans le rôle de *Guillaume Tell*. Le nouveau baryton n'est pas encore maître de la scène, mais sa voix, fraîche et bien timbrée, a du charme, de l'ampleur et des notes sympathiques.

M. Couturier est un jeune conscrit de la classe de 1875 ; on lui doit de constater qu'il a vaillamment inauguré sa première campagne artistique.

GYMNASÉ. — M. Edmond Cottinet, à qui quelques courtes bluetttes ont fait une réputation d'auteur estimable et même d'homme d'esprit, vient de donner une comédie en quatre actes qui, sous ce titre : *le Baron de Valjoli*, ne cache guère qu'une erreur que le Gymnase aura vite réparée.

L'auteur a eu l'honnête idée de mettre en scène un homme d'argent, qui condamne sa femme à la gêne et jette l'or par les fenêtres pour des créatures peu intéressantes. Il a voulu rajeunir ce thème, et, par considération pour le talent de Landrol, de Francis, de Martin, de Mlle Lesueur et de Mlle Legault, le public lui a été élément, mais il n'est pas probable que sa pièce tienne longtemps l'affiche.

THÉÂTRE TAITBOU. — Le nouveau directeur de cette jolie bonbonnière, M. de Molènes, a voulu, en la rouvrant, frapper un coup de maître. Il lui a suffi, pour cela, de réunir ces deux charmantes Céline, Mmes Chaumont et Montaland, dans un opéra-comique en trois actes qui se présente sous ce titre : *la Cruche cassée*, et dont les auteurs se nomment MM. Moineaux et Noriac pour les paroles, M. Vasseur pour la musique.

Tout le monde connaît l'adorable tableau de Greuze qui a fourni l'idée de la pièce en lui donnant son titre. Mais il faut voir la jolie Colette représentée — avec quelle finesse, on le devine — par Mme Céline Chaumont ; comme elle est délicieusement attifée, et quelle merveille de l'art de bien dire que certain réquisitoire chanté par elle au deuxième acte !

Mlle Céline Montaland joue un rôle de Javotte qui chante en espagnol, sans qu'on ait jamais su pourquoi ; mais avec une telle chanteuse, on voit revivre soudain toute l'Espagne de Musset, et l'on applaudit, sans plus se creuser la tête, ce petit conte si bien mis en musique par M. Vasseur.

GARRÉ. — *Le Voyage dans la Lune*, exécuté par MM. Leterrier, Vanloo et Mortier, avec accompagnement d'Offenbach obligé, a obtenu un grand succès ; mais le but de cette excursion est si éloigné, que nous n'aurons pas trop de huit jours pour l'entreprendre nous-même et en faire le compte rendu.

Hop Frog.

FLANCHE M. N° 2. — DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE VISITE



Julius David

A. Leroy imp. r. des Marchés, 10

J. B. Bouché

1212

At. Wilhelm, 8 Place St. Louis, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de M^{me} H^{te} Du Riez, s. Halévy, s. Hubans et Passamontier, Ala Ville de Lyon

Toupes et Coiffures de P de Plument, s. Vivienne, 33. Parfums de la M^{me} Violet, 17, des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.



TOILETT

PLANCHE G, N° 561. — DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTE DE RÉCEPTION. — TOILETTE DE VISITE
Modèles de Mme Du Riez (rue Halévy, 8).

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

VII

Rose d'Avril s'éveilla avec un frisson soudain de malaise. Elle était gelée et nullement reposée, comme il arrive souvent aux personnes qui dorment sans se déshabiller.

« Mon Dieu ! se dit-elle, il doit être tard ; il me semble que j'ai dormi longtemps. »

Elle se leva vite, et courut à la fenêtre. Il faisait une nuit profonde ; pas le moindre rayon de lumière n'apparaissait dans le ciel, et une pluie poussée par un vent violent venait, avec un bruit monotone, battre les vitres. La plus sombre tristesse régnait au dehors comme au dedans.

« Il doit être une heure avancée, malgré tout, se dit Rose, et quoiqu'il fasse si obscur. »

Elle essaya, en passant les mains sur les aiguilles de sa montre, de deviner l'heure qu'il était ; mais elle avait oublié de la remonter, la veille, avant de se coucher.

« Que vais-je faire à présent ? se demanda-t-elle. Les nuits sont si longues, que Brigitte elle-même pourrait bien laisser passer l'heure. »

Et elle frissonna à l'idée que le jour pût la retrouver encore à la Châtaigneraie. Alors qu'elle eût été coupable, ainsi qu'on le prétendait, elle n'aurait pas eu plus d'appréhension de revoir ou de rencontrer qui que ce fût de la maison. Sortir du château avant le lever du jour, avant que personne fût encore debout, tel était son premier désir ; son second était d'écrire en détail, au capitaine Keradeuc, ce qui lui était arrivé, et de lui demander de vouloir bien procéder à une enquête.

Pendant qu'elle frissonnait ainsi, au milieu de l'obscurité de la nuit, elle se rappela qu'il y avait toujours, pour l'usage des domestiques, une boîte d'allumettes derrière la pendule, dans la salle à manger.

« Si je pouvais me glisser jusque-là sans qu'on m'entende, se dit-elle, j'allumerais ma bougie et je saurais l'heure. »

Elle mit à la hâte quelques autres vêtements sur ses épaules et s'enveloppa dans un manteau qu'elle avait posé tout prêt pour son voyage, au pied du lit. Puis elle chercha le flambeau sur la table et sortit. Elle s'arrêta un moment dans le corridor pour écouter si elle entendait quelqu'un remuer dans la maison ; et, voyant que tout était silencieux, elle descendit doucement les escaliers. La porte de la salle à manger était entr'ouverte. Le feu, dans la cheminée, n'était pas encore éteint, et elle put aisément allumer sa bougie sans avoir recours aux allumettes. En approchant son flambeau de la pendule, elle vit avec étonnement qu'il n'était qu'une heure et demie. Désappointée par cette découverte, et comme elle se sentait glacée, elle se détermina à se réchauffer à la cheminée. Elle ferma la porte et rapprocha les tisons qui ne tardèrent pas à s'enflammer. La chaleur la ranima, mais elle ne se sentait plus aucune envie de dormir. « Je crois que je ferais bien de rester ici jusqu'au jour, pensa-t-elle, plutôt que de retourner dans cette chambre si froide. »

Elle éteignit la bougie, la posa sur une petite table placée à côté de la cheminée, se coucha sur un sofa qui se trouvait là, et se couvrit de son manteau. Combien de temps resta-t-elle ainsi, perdant graduellement conscience, à mesure que le sommeil la gagnait, il lui aurait été difficile de le dire. Elle n'avait entendu entrer personne, et elle était bien éloignée de songer qu'elle n'était plus seule dans la salle quand elle tressaillit soudainement en entendant des voix à côté d'elle.

Le sofa sur lequel Rose était couchée était d'un côté de la pièce, pas très-loin de la cheminée ; mais, comme l'extrémité du

meuble pénétrait dans une sorte de niche pratiquée dans la muraille, et que le manteau dont elle était couverte était de couleur sombre, pareille à celle du sofa, elle avait facilement échappé aux regards. En se tournant dans la direction d'où venaient les voix, elle vit Mme Ricciardi et Martin près du feu. La femme de charge venait de poser un flambeau sur la cheminée, et elle était debout, tournant le dos à Rose, et entre elle et le sommelier.

— Qu'est-ce donc qui vous a retenue ? demanda Martin. J'ai cru que vous ne viendriez jamais.

— Je m'étais imaginé entendre remuer, répliqua Mme Ricciardi, et je suis restée tranquille comme une souris. J'ai eu peur, ajouta-t-elle avec un rire étouffé, que ce ne fût la gouvernante ; mais j'ai écouté à sa porte avant de descendre, et elle est aussi calme qu'un lapin à qui l'on a tordu le cou.

— Il est certain, Marguerite, que vous avez habilement arrangé son affaire.

— Pas si habilement, malgré tout, et je ne m'y serais pas risquée si le maître avait été là. Mais, Martin, si vous aviez vu la lettre qu'elle a écrite à madame ! Heureusement que j'ai pu mettre la main dessus à temps. Je ne sais ce que cette folle aurait fait si elle lui avait été remise. Elle y avait joint une lettre qu'elle avait reçue de son oncle. J'ai pris le tout, je l'ai jeté dans le feu, et je lui ai envoyé une réponse verbale ; faite par moi, mais de la part de madame. Nous pourrions respirer quand elle sera partie d'ici, car elle nous a causé de grands embarras et fait courir de sérieux périls, je vous l'affirme. Je ne voudrais pas, d'ailleurs, qu'elle fût au château lors de la petite besogne que nous avons projetée pour après-demain, la nuit. Non, pas pour mille francs. Malgré son air innocent, elle est profonde et dangereuse. C'est bien heureux, mon pauvre ami, que vous ne l'ayez pas après vos trousseaux : elle serait autrement à craindre qu'un agent de police.

Martin frissonna à ces dernières paroles.

— Silence ! dit-il. Ne parlez pas de ces gens-là, surtout en ce moment. Mais, Marguerite, ajouta-t-il, venons aux affaires, redites-moi exactement ce que vous savez au sujet du retour du capitaine.

— Eh bien donc, je l'ai entendu dire à madame qu'il serait de bonne heure dans la journée à Fougères, aux Armes de France, — puis qu'il devait aller au Cygne Noir, — un hôtel situé quelque part sur la route de Rennes, où il avait rendez-vous, et où il comptait recevoir de l'argent ; qu'il espérait, ensuite, prendre le courrier, je ne sais où, qui le mettrait, en passant, au village de la Croix. Et ne manque pas, Maria, a-t-il ajouté, d'envoyer Martin ou quelque autre des domestiques de la maison à ma rencontre, là, à sept heures et demie, pour prendre mon sac. Mais je désire qu'on ne sache pas par quelle route je dois passer, car le pays n'est pas très-tranquille, et j'aurai sur moi une somme d'argent considérable.

— Ah ! vous avez une mémoire d'ange, Marguerite, répliqua Martin ; jamais nous n'avons eu une chance pareille. Voyons un peu, continua-t-il, en s'appuyant contre la cheminée et en réfléchissant.

— Eh bien ! s'écria la femme de charge avec un accent de colère, au bout de quelques instants de silence, il me semble que tout est clair, à présent ?

— Oui, clair comme le jour, répliqua le sommelier, en redressant la tête. Il faut que ce soit moi qui sois chargé d'aller au-devant de mon brave capitaine, demain soir.

— Cela, je m'en charge ; mais voyez bien à ne pas manquer l'affaire. Le maître a ses caprices, rappelez-vous cela.

— Oh ! la chose est simple maintenant ; fiez-vous à moi, je ne manquerai pas une si belle occasion. Tout tourne comme nous aurions pu le désirer ; n'est-ce pas vrai ? Mais attendez un moment. Le hasard veut qu'il ait laissé le *petit outil* où il le serre toujours, là, dans le tiroir.

Tous deux traversèrent l'appartement, et s'approchèrent d'un

énorme secrétaire. Martin l'ouvrit avec une clef qu'il tira de sa poche, et puis chercha dans différents tiroirs.

— Ah! le voici, dit-il, — et au bout d'une seconde ou deux, Rose d'Avril entendit un bruit particulier qui ne lui laissa aucun doute sur la nature de l'arme qu'ils examinaient.

— Et chargé, encore! reprit Martin; sur ma parole, le garçon se doutait peu, lorsqu'il l'a chargé, la dernière fois, que, comme on dit, il travaillait si bien pour son compte.

Et l'un et l'autre rirent à voix basse.

— Mais à présent, demanda Mme Ricciardi, dites-moi comment vous comptez vous y prendre; il est plus sûr de régler tout ici, au milieu de la nuit, alors que personne ne peut nous surprendre, que d'être vus causant ensemble, quand tout le monde ira et viendra dans la maison. Ne pensez-vous pas que j'aie raison d'arranger les choses ainsi?

— Sans doute, vous avez toujours raison. Donc, quand nous reviendrons ensemble du village de la Croix, par l'avenue des Chênes qu'il prend toujours, je me tiendrai derrière lui, comme le veut le respect; — il y aura un peu de lune, je crois, assez pour y voir et pas trop pour que j'aie rien à redouter. Quand nous serons à l'endroit le plus solitaire, — c'est-à-dire au détour du chemin où les arbres sont le plus épais, juste à côté du lac, eh bien! alors... et il arma le pistolet avec un geste significatif. Ensuite j'enverrai cet outil dans le fond de l'eau où il ne bavardera pas. Je me jetterai sur le magot, et en deux bonds je serai à la maison. Vous ferez disparaître le sac, et il ne sera pas difficile d'inventer une histoire de meurtre et de vol, une attaque dont nous aurons été l'objet, en revenant au château. Vous comprenez?

— Oui, répondit la femme de charge avec détermination. Tout cela peut être suffisant; mais il faut être prêts à toutes les difficultés. Supposons, par exemple, qu'il vous envoie en avant?

— Dans ce cas, les choses auront lieu tout de même. Il me sera aisé de me coucher sous les arbres où je vous ai dit, et quand il arrivera, de lui donner son compte.

— Oui, mais vous pourriez le manquer, ou ne faire que le blesser, et rappelez-vous-le, il n'y a que les morts qui ne bavardent pas. Et, Martin, si vous ne faisiez que le blesser, s'il ne tombait pas mort, ce serait un lion dont vous ne pourriez pas venir à bout.

— N'ayez pas peur de cela, répliqua le misérable. Je saurai bien jeter le grappin sur lui. Du moment où je pourrai le viser, il n'y aura pas à craindre qu'il se plaigne; d'ailleurs, une fois qu'il sera abattu, ce sera la moindre chose que de le faire taire. Ainsi donc, notre route est toute tracée; personne ne nous soupçonnera. C'est un bonheur encore, comme vous le disiez, que la gouvernante ne soit plus là à nous espionner. Bien sûr madame ne voudra plus rester ici; et, après un certain temps, quand les convenances le permettront, nous pourrons décemment nous retirer, et nous payer des douceurs dans notre vieillesse avec ce que nous aurons amassé, avec tant de peine.

— Nous pourrions aussi, répliqua la femme de charge, ne pas négliger tout ce qu'il y a là.

Ils fouillèrent dans les divers tiroirs du secrétaire, et l'on entendit un son de pièces d'or et d'argent, ainsi que le bruissement de billets de banque.

Durant tout ce temps, Rose resta parfaitement immobile, écrasée par la découverte de tant d'infamie, et tellement absorbée dans la pensée du danger qui menaçait le capitaine Keradeuc, qu'elle n'avait pas songé à ce que serait sa position si les conspirateurs venaient à s'apercevoir de sa présence. Ce ne fut que lorsqu'ils refermèrent le secrétaire et s'approprièrent à décamper que cette idée lui vint à l'esprit. De temps à autre, elle avait jeté un regard sur eux, tandis qu'il étaient à la cheminée, lui tournant le dos ou occupés à fouiller le secrétaire; mais, excepté cela, elle avait instinctivement tenu les yeux fermés, comme si

elle eût été endormie. En réfléchissant au sort qui l'attendait si elle était découverte par ses ennemis, à présent surtout qu'elle était en possession de leur secret, elle frémit et adressa à Dieu une prière du plus profond de son cœur. Déjà le sommelier et la femme de charge avaient atteint la porte; Mme Ricciardi avait la main sur le bouton et parlait encore à Martin, mais d'une voix si basse que Rose ne put rien entendre.

Tout à coup la femme de charge se retourna et dit à son complice:

— Attendez, attendez; donnez-moi la clef.

Et elle rentra vite dans l'appartement. Elle n'avait fait que quelques pas lorsque, en s'arrêtant, soudainement, elle laissa tomber la clef et murmura, avec agitation:

— Est-il possible!

Rose sentit, — car elle n'osait ouvrir les yeux, — que la découverte tant redoutée était faite. Un silence de mort, durant lequel les secondes semblaient être des heures, suivit. Enfin, Martin, dont l'anxiété faisait claquer les dents, demanda:

— Qu'est-ce que c'est? Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

Il n'y eût pas de réponse; mais la femme de charge s'approcha du sofa, et Rose sentit la chaude respiration de son ennemie et devina que ses yeux, semblables à ceux d'une bête fauve, étaient fixés sur elle.

— Dieu du ciel! la gouvernante! murmura la femme de charge.

— Dort-elle? demanda son complice avec un effroi si grand, qu'il avait peine à articuler ses paroles.

— Endormie ou éveillée, peu importe; quel que soit le motif qui l'a amenée ici, elle dort son dernier sommeil.

Et la voix qui prononça son destin résonna aux oreilles de Rose d'Avril comme le sifflement d'un serpent.

— Donnez-moi cela, ajouta la Ricciardi, en étendant la main vers le pistolet que Martin tenait encore.

— Etes-vous folle? répliqua celui-ci; dans cette maison et à une pareille heure de la nuit!

— C'est vrai, c'est vrai; vous avez raison. Attendez, je sais ce que j'ai à faire.

Et, avec le même mouvement qui lui était habituel, elle alla au buffet, situé à l'autre bout de l'appartement, où la suivit Martin.

Rose jeta un coup d'œil désespéré vers la porte; mais elle vit qu'il lui serait impossible d'échapper de ce côté, attendu que les assassins l'en séparaient.

La femme de charge ouvrit doucement un tiroir du buffet, et y prit un fer long et pointu, dont on se servait pour aiguiser les couteaux.

— Ecoutez-moi, maintenant, reprit-elle d'un ton fier et impérieux, en se tournant vers Martin: quand je vous donnerai le signal, vous la bâillonnerez instantanément avec ceci (et elle lui tendit un mouchoir) et, en même temps, vous lui saisirez les mains; je me charge du reste.

— Oui, mais un instant, répliqua le sommelier; tâchons de ne pas verser plus de sang qu'il n'est nécessaire, car, enfin, c'est horrible. Il est possible qu'elle soit bien endormie.

— Qui est-ce qui nous l'affirmera? N'oublions pas qu'elle en sait peut-être assez actuellement pour nous faire couper le cou. Réfléchissez aussi, continua-t-elle, que mieux vaut, pour nous, en être débarrassés tout à fait. Si nous la jetons dans le lac, nous serons loin avant qu'elle remonte à la surface et on croira naturellement qu'elle a voulu elle-même mettre fin à ses jours. D'ailleurs, j'ai plus d'une raison pour désirer qu'elle soit hors de mon chemin.

— Je vous répète, Marguerite, qu'il vaut mieux la laisser vivre, en admettant qu'elle dorme; c'est une chose effrayante que de se couvrir de tant de sang.

— Aimerez-vous mieux, fou que vous êtes, monter sur l'é-

chafaud, répondit la Ricciardi avec irritation, Au surplus, je ne vous demande pas de faire le coup; je le ferai, moi.

— Voyons d'abord si elle dort, répliqua Martin.

Et il la tira vers le sofa.

Quoiqu'ils eussent parlé très-bas, Rose n'avait pas perdu un mot de ce qu'ils avaient dit. Elle demeurait étendue, sans espoir, pensive, et presque sans respiration; une horreur glaciale semblait lui paralyser tous les membres. Par un effort désespéré dont le désir de vivre la rendit seul capable, elle fit semblant de dormir, et ce fut tout ce qu'elle put faire. Elle comprit que c'était là sa seule chance.

La femme de charge et son complice se penchèrent sur elle, guettant un mouvement des cils ou le moindre signe qui indiquât qu'elle avait conscience de leur présence.

— Tâchez-lui le pouls, murmura Martin.

Fort heureusement Rose l'entendit, sans quoi elle se serait trahie, lorsque les longs doigts de la Ricciardi glissèrent sur sa main et lui pressèrent le poignet. Il aurait été bien impossible à la pauvre fille d'exercer un contrôle sur les battements de son cœur, et, après Dieu, elle n'attribua qu'au désespoir le calme dont elle fit preuve dans ce terrible moment.

— Elle est certainement endormie, murmura la Ricciardi en relevant la tête.

— En ce cas, venez ici un moment, dit Martin vivement.

Tous deux s'éloignèrent lentement, en éteignant les bougies; du moins parut-il en être ainsi à Rose, et pendant longtemps elle entendit un bruit de voix confus. Enfin la porte s'ouvrit et se referma doucement, et elle pensa qu'elle était maintenant seule et dans l'obscurité. Cependant elle ne bougea pas, quoique son corps se couvrit d'une froide transpiration. L'idée du danger auquel elle venait d'échapper comme par une sorte de miracle lui causa de tels battements de cœur qu'ils devinrent presque insupportables.

Elle se disposait à se relever, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et quoiqu'il n'y eût pas de lumière, elle entendit le bruit d'un pas sur le tapis et celui d'une main cherchant quelque chose sur le parquet. C'était Mme Ricciardi qui avait oublié sa clef. Au bout de quelques secondes, elle parut l'avoir retrouvée, et elle resta quelques instants immobile, comme pour s'assurer que la gouvernante ne s'était pas éveillée, et puis elle s'en alla aussi silencieusement qu'elle était entrée.

Il s'écoula un temps considérable avant que la pauvre Rose, qui avait été soumise à une si effroyable épreuve, osât remuer pied ou main. Son imagination excitée évoquait mille fantômes dans le silence et l'obscurité de cet appartement. Cent fois elle s'imagina entendre le pas de Mme Ricciardi, ou sentir sa respiration. Enfin, se dressant sur le conde, elle plongea son regard dans les ténèbres, puis se laissa glisser sur le plancher, et s'approcha de la cheminée. Il n'y avait plus une seule étincelle de feu; elle prit une allumette derrière la pendule, et alluma une bougie. La pendule marquait trois heures dix minutes. Après avoir jeté un dernier regard d'effroi autour de la pièce, elle sortit dans le corridor, en se glissant comme une coupable. « Il faut, dit-elle, que je regagne ma chambre. » Elle monta les escaliers, le plus rapidement qu'elle put, et eut bien de la peine à retenir le cri qui arriva jusqu'à ses lèvres, lorsque son ombre se dressa brusquement devant elle sur la muraille à un détour de la rampe.

Après avoir bien examiné les deux pièces qui composaient son appartement, elle ferma la porte, et, laissant la bougie allumée, elle se jeta sur son lit, pour essayer de penser à ce qui venait de se passer, et se demander ce qu'elle devait faire dans l'intérêt au capitaine Keradeuc. Mille idées, mille plans différents se présentèrent à son esprit, mais elle s'arrêta à une détermination: voir Mme de Keradeuc, à tout hasard, avant de quitter le châteaueu, et lui dire exactement ce qu'elle avait entendu; et si

son récit était impuissant à faire impression sur elle, et si elle demeurait incrédule, alors, aller trouver directement le capitaine, et le mettre sur ses gardes. Quelque peu calmée, quand elle eut ainsi tracé sa route, et sans aucune préoccupation d'elle-même, elle se tourna sur le côté, les yeux fixés sur la fenêtre, attendant le moment où elle pourrait se rendre auprès de Mme de Keradeuc, et puis quitter pour toujours cette funeste maison.

LOUIS BAILLEUL,

(La suite au prochain numéro.)

L'ILE BLANCHE

(SOUVENIR DE VOYAGE.)

— A votre santé, capitaine!

— A la vôtre, monsieur.

Et le brave capitaine Mayfield, du trois-mâts barque américain *Wanderer*, levait son verre, tandis que j'en faisais autant du mien. Cette cérémonie se répétait, du reste, chaque matin dans l'étroite mais confortable cabine où le digne marin venait me réveiller au point du jour, un verre de grog à la main.

Nous nous trouvions alors entre Fernambouc et Rio, à trente lieues marines des côtes, au sud de Bahia, par le travers des îles Albrohos; il ventait bon frais, et le temps était magnifique.

Mayfield posa son verre et, d'un air embarrassé, me dit en anglais:

— Sir, ne m'en voulez pas, je vous prie, mais veuillez rester ici, en bas, jusqu'à nouvel ordre.

— Aux arrêts forcés, moi! et pourquoi?

— *Please to do so, sir* (veuillez obéir, monsieur).

Et après avoir consulté sa carte, il monta sur le pont.

J'avoue que je fis alors un sérieux examen de conscience: quelle infraction aux règles du bord avais-je pu commettre? Rien, je ne trouvais rien! — Mais sachant que Mayfield était maître, après Dieu, sur son navire, je me résignai passivement, et je me plongeai dans la lecture des journaux américains qui avaient bien un mois de date, soit dit en passant.

La cloche pique sept heures. — Mayfield descend avec le lieutenant, et nous nous attablons devant un plat de lièvre, un autre de foie gras, un troisième de *corned beef*, le tout arrosé de thé... Mayfield ne dit mot, et remonte sur la dunette après avoir rapidement absorbé un déjeuner capable de sustenter dix passagers comme moi: du reste, il est rond et court comme un tonneau, fort comme un cabestan.

Resté seul en face du second, je me permets de lui demander s'il sait la raison de...

Je n'ai pas achevé la phrase qu'il hausse les épaules:

— Une lubie du vieux monsieur!

Le vieux monsieur, c'était Mayfield. — Il ne m'avait pourtant pas l'air d'avoir des lubies: nul ne s'entendait mieux que lui au commandement, et de New-York à la Plata, route qu'il avait faite cent fois, il conduisait sa barque avec plus d'assurance et de rapidité qu'un cocher d'omnibus son véhicule de la Bastille à la Madeleine.

Le second parti, j'eus la curiosité de jeter un regard sur l'excellente carte marine qui s'étalait, tout au large, sur la table de Mayfield; je fis le point; cela ne m'apprit pas grand chose, tout ce que je pus constater, ce fut une sorte de croix, un signe imperceptible... en pleine mer!

De guerre lasse, je repris la lecture de mes journaux, et je finis bientôt par m'endormir.

Il était midi lorsque je me réveillai sous l'étreinte de la large main du capitaine, qui venait de s'abattre sur mon épaule:

— Enfoncée, elle vient de s'enfoncer! Vous êtes libre mainte-

nant d'aller où bon vous semblera, sur toute l'étendue de mon trois-mâts.

— Qui elle? qui enfoncée? Ha ça, il me sera bien permis de vous demander maintenant le mot de la charade, car vraiment...

— Déjeunons d'abord, s'écria encore tout joyeux le digne homme, je vous le dirai après.

Je fais grâce au lecteur de ce second repas. — Quand nous fûmes seuls, Mayfield alluma un cigare, acheté en passant à la Havane, en mit toute une caisse à ma disposition, et commença alors son récit.

— Il y a trois ans, jour pour jour, je n'avais à bord qu'un seul passager, un jeune homme comme vous. Nous étions ici, et nous fûmes pris par un calme absolu : mer d'huile. Tout à coup, pour la première fois, je vis à bâbord une grande île, une île blanche. Je consultai ma carte : voyez ! un point d'interrogation... Un récif sans doute, vu par les uns, ignoré de la plupart, douteux pour presque tous. Nous n'en étions pas à un demi mille. Beaucoup de goélands et autres oiseaux de mer s'abattaient dessus. Mon passager me demanda une embarcation pour aller tirer ces oiseaux. J'eus la sottise de la lui accorder, et il partit avec le *mate*. La dérive nous emmena un peu au large. La nuit vint, comme elle vient ici, tout d'un coup, et subitement aussi la mer devint phosphorescente, mais d'une phosphorescence telle que vous eussiez dit l'Océan en feu : le navire, du sommet du grand-mât aux écouteles, de l'avant à l'arrière, était semblable à du vif-argent ; nous-mêmes étions blancs comme des fantômes : chacun de nos pas faisait jaillir des étincelles, et en jetant les restes du dîner à la mer, Rosa souleva une gerbe de flammes incomparable. Je n'avais jamais observé un phénomène semblable, mais il me préoccupait bien moins que le sort de mes deux hommes, perdus sans doute dans toute cette lumière, qui soulevait sur la mer comme une buée d'étincelles... — Une barque à tribord ! La leur, la mienne... On lance un bout de manœuvre... Croyez-moi si vous voulez, la bouline passa au travers de la barque, la coupa... puis, subitement, la nuit, la nuit noire, obscure, un vrai fond de cuve à goudron, fit place à toute cette clarté. Aucun cri ne répondit à nos cris. Nous louvoyâmes deux heures durant ; le vent était favorable : tant pis ! je fis mettre en route.

— Et l'embarcation ? et vos hommes ?

— Perdus ! mauvaise affaire pour moi, car je redoutais de présenter mon rapport à mes commettants de Rio, les représentants de la Maison P... Lorsque je le fis cependant, ils s'entre-regardèrent en disant : « L'île blanche ! » et ne me firent aucun reproche : ils en avaient entendu parler. — Un an après, à Philadelphie, je visitais par hasard le *Lunatic Asylum* (hôpital des fous) ; l'un des malheureux qui y était enfermé m'appela par mon nom ; lorsque je m'avançai vers lui, il s'écria : « L'île blanche ! » C'était mon passager. Je fis tout mon possible pour retrouver sa famille et j'y parvins : elle me raconta que cet infortuné avait été recueilli en mer, à bord d'un canot, à côté d'un marin mort de faim, qu'il était alors lui-même complètement aliéné, et ne cessait de répéter : « L'île blanche ! l'île blanche ! » — Dans un de ses rares instants lucides, il avait dit cependant avoir abordé sur une île où il avait chassé toute la journée ; au moment de partir, pendant qu'il était dans la baleinière, son compagnon qui levait l'ancre lui cria : « Nagez ferme, et surtout ne vous retournez pas. » Il se retourna pourtant au moment où ce dernier sautait dans la barque, l'île s'engloutit et ils furent aussitôt entourés de flammes. Quelques instants après, ils virent passer le spectre de leur navire : beaucoup de gens s'agitèrent à bord, puis plus rien. Maintenant, ajouta en terminant mon vieux Mayfield, dites ce que vous voudrez, mais je suis convaincu que cette île attire ; vous m'eussiez demandé la permission d'y descendre que je n'aurais pu vous la refuser, et il vous serait arrivé la même chose.

— Bah ! capitaine, votre île est un méchant banc de calcaire, tantôt couvert, tantôt découvert par la marée, voilà tout. Quant à la phosphorescence... c'est un phénomène bien connu, dont les savants ont étudié les causes ; il est bien rare, cependant, de l'observer aussi complet. Et à propos, votre fou ?

— Il est mort la veille de ma seconde visite à l'*Asylum*, mort en s'écriant : « L'île blanche ! »

Dr PEREGRINUS.

REVUE DES MAGASINS

Il nous paraît utile d'examiner les avantages que présente en ce moment la *Grande Exposition* des nouveautés de la saison au *PARADIS DES DAMES* (rue de Rivoli, 8 et 10). Nous avons parlé, le mois dernier, des confections d'hiver que, par un gracieux privilège, on nous avait montrées d'avance, et nous savons, par nos lectrices elles-mêmes, combien nos renseignements, si bien justifiés d'ailleurs, ont été agréables. Il ne pouvait en être autrement : l'administration des *Grands Magasins du Paradis des Dames* s'est fait une loi de ne jamais promettre que ce qu'elle peut tenir et sa devise consiste à vendre dans les meilleures qualités et le meilleur marché possible. Son ambition est d'être considérée avant tout comme une maison de confiance, où l'on fait loyalement les affaires, sans bruit ni grosse caisse, et voilà quarante ans que sa nombreuse clientèle lui prouve qu'elle a atteint son but.

Aujourd'hui, nous donnerons un aperçu des jolis costumes du *Paradis des Dames*, tous bien établis, l'un genre comme il faut, et à des prix vraiment modérés. C'est d'abord le *Sans-gêne*, en diagonale tout laine et en toutes teintes, avec jupe garnie de volants, double jupe et corsage gracieusement ornés, à 39 fr. — Au même prix, le *Minerve*, en mélange d'uni et de carreaux. — Le costume *Hermione*, à 55 fr., est un fort joli modèle, ainsi que le *Jocelyn*, d'un genre complètement inédit, à 95 fr. Citons encore le *Désirée*, de couleur noisette unie pour le jupon et les manches, et à carreaux assortis pour les garnitures, le tablier et le corsage. — Le *Postillon*, en croisé beige à carreaux ton sur ton, garni de plissés à la vieille et de lacets marron, est bien dans nos goûts. — Mais voici, dans un genre très-élégant, le *Pompadour*, mélange de faille bleue sur carreaux et unis beiges, avec lisérés et coquilles ; le *Myosotis*, armure de laine bleu prune, pour jeune femme, avec aumônière, biais et gancés en faille bleu électrique, etc. etc. Le prix de ce dernier costume est de 125 fr.

Passons maintenant à la double série des peignoirs et robes de chambre : l'une comprend un joli choix de peignoirs en tartan croisé diagonale, avec corsage chaudement doublé, à 9 fr. 75 ; l'autre série est en flanelle drapée, corsage doublé, ensemble très-bien conditionné à 25 fr.

Terminons ce rapide aperçu des articles de choix qu'offre en ce moment à l'acheteur le *Paradis des Dames* par quelques prix qui se passent de commentaires : — Manchons en marmotte, à 40 fr. 75 ; en skungs, à 12 fr. 75. Readings petit-gris, à 2 fr. 45. — Châles tricot, en 65 cent., à 2 fr. 95 ; mantilles *Salvator*, connues ailleurs sous le nom de *Séduisantes*, à 7 fr. 50. Et une grande quantité d'excellentes occasions dont chacune de nos lectrices fera bien de profiter.

— Il n'est question, dans le monde élégant, que du ruban l'*Archiduc*, ruban hors ligne, édité par la *Ville de Lyon* qui en est l'unique propriétaire. Son tissu, d'une magnificence exceptionnelle, est de deux tons, et son dessin miroitant rappelle vaguement, comme genre, la plume de paon. Il y a sept ou huit modèles : vert dauphin et vert du Nil, bleu marine et jaune, caroubier et blanc, feuille morte foncée et claire, or et noir. Nous en oublions forcément. Sa largeur est de 22 cent., ou de moitié seulement. A côté de l'*Archiduc*, il y a le ruban *cuir de Cordoue*, ainsi nommé à cause de son épaisseur et qui est vraiment superbe. Ces deux rubans, que toutes les femmes viennent admirer à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antin, 6), seront de précieux auxiliaires, avec le velours et la dentelle, pour les costumes de soirée, et nous connaissons des couturières qui rêvent d'en tirer des merveilles. Une autre nouveauté, le ruban-galon, lamé or, argent ou acier, est exclusivement employé pour les garnitures de chapeaux, coiffures, nœuds de cou et lingerie.

Ce qui précède prouve suffisamment que la *Ville de Lyon* a vraiment le monopole de l'élégance suprême pour tout ce qui concerne les garnitures et accessoires de la toilette. Nous signalerons encore les nouveaux plissés à bords festonnés, les fichus, cravates, barbes et dentelles de *Colville*, genre *Loma*, en laine très-fine d'un blanc d'ivoire, la folie du jour. Rappelons aussi que nulle maison n'est mieux assortie que la *Ville de Lyon* de tous les galons imaginables : depuis le galon mohair, en passant par le galon natté, jusqu'au galon lamé et au galon *diamant*, or ou argent, avec boutons et franges assortis. N'oublions pas les soutaches de soie, d'or, d'argent, d'acier, en grand choix, servant à grader les habits des femmes comme ceux des officiers !

Voici pour une aimable lectrice qui désire avoir des renseignements sur les mantilles : La véritable mantille *Castillane*, en dentelle noire ou blanche, brodée au passé, 150 fr. en 2^e. 50 ; en imitation, 40 fr.

Deux nouvelles en terminant. D'abord, la résille en gros laet, pour les cheveux pendants, est maintenant détrônée, malgré son succès aux eaux ; c'est la résille en chenille qui l'emporte ; mais combien de femmes garderont la première ! Enfin, la *Ville de Lyon* nous a montré un nouveau voile pour la rue, le voile à la Juive en tulle uni ou moucheté, qui descend jusqu'aux genoux et qu'on rejette sur le côté du chapeau lorsqu'on le relève.

— Le *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129), non content de montrer à ses visiteuses le plus bel assortiment de foulards et d'écharpes en crêpe de Chine, assortiment sans cesse épuisé et sans cesse renouvelé, a fait pour sa saison d'hiver de grands sacrifices dans l'intention d'offrir à nos abonnées, dans les meilleures conditions possibles, les merveilleux tissus de l'Inde et du Thibet dont cette maison sans égale possède le monopole.

C'est ainsi que le *Comptoir des Indes*, ne jugeant pas avoir fait assez en indiquant à la mode, qui s'est empressée de s'en emparer, cette étoffe ravissante qui a nom cachemire de l'Inde, et jugeant qu'un tissu uni ne suffisait plus à lui seul à constituer un costume élégant, a créé dernièrement une série de cachemires de l'Inde à carreaux et à raies, seules dispositions admises aujourd'hui. Ces carreaux et ces rayures existent en sept nuances diverses, depuis le *raisin de Corinthe foncé* jusqu'au beige clair, en passant par le bleu marin. Chacun de ces tissus à raies ou à carreaux s'assortit à une ou deux nuances unies (deux : une pour le fond de la rayure foncée, une pour le fond de la rayure claire).

Ces cachemires, tous semblables, et portant 1^{er} 25 de largeur coûtent 11 fr. 50 le mètre.

On trouve encore pour les costumes moins élégants, quoique aussi comme il faut, le cachemire de l'Inde uni, en toutes nuances. La robe, dont le métrage comprend 8 mètres, coûte :

Qualité extra : 92 francs ; largeur, 1^{er}, 20 ;

Qualité très-supérieure : 78 francs les 8 mètres ; largeur, 1^{er}, 20 ;

Qualité supérieure : 65 francs les 8 mètres ; 1^{er}, 20 de largeur ;

Bonne qualité : 53 francs les 8 mètres ; 1^{er}, 20 de largeur.

Recommandons aussi le *drap du Thibet*, qui, comme étoffe chaude et légère à la fois, a conquis à bon droit toutes les sympathies ; sans éclat de mauvais aloi, sans ridicule simplicité, il constitue un de ces costumes tels que toute femme élégante en doit posséder un. Il se fait en onze nuances, depuis les teintes les plus douces jusqu'aux nuances les plus foncées ; et 8 mètres de cette merveilleuse étoffe, qui porte 1^{er} 30 de largeur, ne coûtent que 120 francs. C'est avoir à bon marché un costume sans pareil. Le magasin du *Comptoir des Indes* envoie franco sur demande pour la France et l'étranger la collection de ses nombreux échantillons.

N'oublions pas, en terminant, de donner un important renseignement : le directeur du *Comptoir des Indes* se tient à la disposition de nos abonnées, pour envoyer à celles qui le désiraient un assortiment de châles des Indes qu'elles pourront ainsi choisir en famille. Il suffira de dire le prix qu'on y veut mettre et si le cachemire de l'Inde doit être long ou carré.

— Nous ne saurions trop blâmer les femmes qui s'obstinent à ne pas vouloir porter de tournure ; aucune ne peut donner une juste raison pour expliquer cet entêtement. Les femmes maigres ont besoin d'une tournure à cause de leur maigreur même, et les femmes grasses doivent en porter pour équilibrer un peu leur ampleur, qui se manifeste souvent là où il n'en faudrait pas !

Avec le costume actuel, la tournure est devenue une nécessité, car plus les vêtements sont collants, plus ils ont besoin de reposer sur quelque chose, et il est plus convenable que ce soit sur la tournure. De cette façon, la tunique, le tablier paraissent moins tendus. Cela bien établi, nous ajouterons que la maison DE PLUMENT, (rue Vivienne, 33), a bien le monopole des jupons et tournures les mieux établis de Paris. La mode est son unique objectif et elle ne néglige rien pour donner à ses jupons et tournures le caractère voulu pour faire valoir les formes adoptées. De là le succès immense qu'ont toujours obtenu ses nouveaux modèles.

Nous avons déjà constaté la grâce incomparable de la dernière série des jupons et tournures de M. de Plument et les avantages réels qu'ils présentent. Il nous suffira de rappeler certains noms pour que nos lectrices se souviennent de leurs mérites respectifs : l'*Élégant*, le *Zanzibar*, la *Reine Blanche*, et le *Cardinal*, et *Girofla*, et *Jeanne d'Arc*, et *Violette* ; puis, parmi les petites tournures volantes, la *Magicienne*, le *Robagas*, le *Postillon*.

Terminons cette nomenclature en signalant de nouveau la traine *Elisabeth*, qui consiste en une moitié de jupon, soit la partie de derrière, qui est en percale couverte de volants et encadrée de même. Elle est destinée à recouvrir la tournure, dans les toilettes où le jupon de mousseline est de rigueur, et c'est à celui-ci qu'on l'adapte par des cordons ; elle doit avoir la même longueur.

Le corset *Sultane* et le *Corset-cage* ont reçu de si importantes modifi-

cations que nous devons les signaler dans l'intérêt de nos lectrices. On a ajouté au bas du premier une large bande élastique de 10 cent., bridant parfaitement le corps et sans fatigue aucune. Cet appoint est tout à fait précieux et n'augmente le prix du corset que de 5 francs, ce qui porte le corset *Sultane* à 35 fr. Le *Corset-cage*, vu sa transformation nouvelle, est coté 18 fr. au lieu de 15.

— La *Teinturerie Européenne* (boulevard Poissonnière, 26) garantit sur facture que toutes les robes de soie qui lui seront confiées pour être teintes en noir fin et brillant seront rendues, par ses nouvelles préparations, aussi souples que des soieries neuves. Pour deuil, les robes et costumes de drap, cachemire, etc., avec garnitures et ornements de toutes sortes, sont teints tout faits avec le même degré de perfection que s'ils étaient décousus. Teintures fines pour ameublement. Expédition pour toute l'Europe.

SPÉCIALITÉS

Le pulvérisateur de la maison VIOLET, qui parfume en un instant l'appartement le plus vaste, a été de la part du public l'objet d'un accueil si empressé, que l'heureux fabricant a cru devoir établir le même modèle en de plus petites dimensions. Le pulvérisateur de poche, — c'est ainsi qu'on le nomme, — est très-ingénieusement conçu : renfermé dans un étui, il n'est nullement embarrassant, et il peut rendre de grands services à un moment donné. En voyage, au théâtre, en voiture, à l'église, dans un lieu renfermé quelconque, se trouve-t-on gêné, suffoqué, on n'a qu'à presser le ressort du pulvérisateur en le dirigeant vers la figure, et aussitôt on ressent une sensation de fraîcheur toute parfumée qui rappellerait un mort à la vie !

C'est au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel) qu'on voit manœuvrer ces différentes sortes de pulvérisateur ; c'est là qu'il faut les voir, c'est là qu'on les achète. Les parfums les plus demandés, à ce propos, sont l'eau de Cologne, la *Brise de violettes*, le *Gardenia*, le *Médina-Cali*.

En revenant de la campagne, chacun s'empresse de reconstituer sa maison, d'organiser son intérieur, et le cabinet de toilette n'est pas le dernier point auquel on songe. Une visite au *Palais des Abeilles* devient alors une nécessité : c'est là qu'on va chercher les jolis flacons d'eau de toilette, les dentifrices, les pots mignons de cold-cream, de crème Pompadour, de pommade Duchesse, les boîtes à savons, où le savon royal de Thridace trône en maître ; les glycérines parfumées, etc., etc. Puis ce sont des jeux de brosses de toute sorte, que l'on vient chercher au boulevard des Capucines, avec toute la série des peignes. N'oublions pas des boîtes à mains, contenant tout ce qui est nécessaire pour l'entretien et les soins à donner à une jolie main, et encore est-il bien certain que nous n'aurons pas tout dit.

— Pourquoi bailliez-vous parfois au nez des bronzes, des statuettes qui ornent votre salon ? C'est que ces œuvres sont immuables dans leur beauté artistique et que tout ce qui est immuable finit, à la longue, par vous fatiguer. La femme, qui a par intuition toutes les délicatesses du goût, préfère de simples fleurs à ces richesses de l'art ; mais les fleurs, de leur côté, ne sont belles que sur leur tige, et le printemps dure peu. N'est-ce que cela ? Le *Floral* se charge de transporter votre jardin dans vos appartements : sous l'action bienfaisante de cette composition chimique, les plantes se développent avec vigueur ; elles s'épanouissent chaque matin de plus belle, comme pour vous souhaiter la bienvenue. Notez que le *Floral* se vend par coffret de 5 fr. 50, à l'agence centrale des Agriculteurs de France (rue Notre-Dame-des-Victoires, 38).

— Les vinaigres et autres compositions acides donnent à la peau un éclat factice, mais à quel prix ? En employant le bismuth. La ride et les autres signes de vieillesse anticipée naissent de l'emploi de ces moyens perfides. Aujourd'hui, il est vrai, on substitue volontiers à ce cosmétique corrosif les crèmes composées de corps gras ; mais ces préparations sont loin de remplacer le lait dont les propriétés toniques et adoucissantes assurent la santé comme la beauté de l'épiderme.

La *Galatène*, extrait de lait (pharmacie, 13, rue du Quatre-Septembre), nourrit le tissu dermal, le polit, l'assouplit, le veloute, lui communique un parfum suave et le purifie des taches de rousseur, du hâle, du bistre, de la ride, des boutons, etc. Un flacon de *Galatène* dans une baignoire pleine d'eau vaut mieux qu'un bain de lait. La *Galatène* est bien préférable au savon dont elle n'a pas la causticité.

M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.